ment de jouir aussi longtemps de votre présence.

—Bravo ! mon enfant, dit Maître Jacques avec contentement ; voilà qui est bien répondu sur mon âme, Viens m'embrasser, Helmina, tu es maintenant mon unique consolation sur la terre.

Helmina sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. Maître Jacques aperçut une grosse larme sur la joue pâle de sa fille.

—Helmina, lui dit-il avec un air de douceur, tu pleures, je vois bien que tu me caches quelque chose ; si tu savais comme ce manque de confiance de ta part m'afflige !

—Je n'ai point de secret pour vous, mon père cette larme m'est arrachée par l'amitié que je vous porte, par la séparation que vous allez faire. — Oh, mon père, pourquoi aussi ne pas toujours demeurer avec moi ? Quelles affaires si multipliées peuvent vous retenir aussi longtemps absent !

Maître Jacques fronça le sourcil ; il éluda promptement les questions de sa fille.

—J'espère, Helmina, qu'un jour je pourrai vivre continuellement avec toi ; ne te chagrine pas, mon enfant. En attendant tu ne manqueras de rien, tu auras tout ce qui te fera plaisir ; mais sois gaie, ma chère, heureuse, imite ta petite compagne Julienne ; regarde-la, elle est toujours comme l'oiseau sur la branche, chantant, sautant, imite là ma fille.

—Ah ! bien oui, la Julienne, dit Madelon avec humeur, elle s'saute bien qu'trop elle par exemple ; j'vous dis, Maître Jacques qu'il n'y a pas à en jouir, ma bonne vérité.

—Allons, de la patience, Madelon, elle est jeune, elle deviendra plus sage ; et Maître Jacques s'approcha de la table, et se mit à manger avec précipitation et appétit.

—Dieu le veuille, dit Madelon en prenant de suite deux ou trois prises de tabac.

Le mari de Madelon venait d'atteler le cheval de Maître Jacques.

—Adieu donc, Helmina, dit Maître Jacques je reviendrai dans quinze jours au plus tard, sois bonne fille.

Maître Jacques embarqua dans sa grosse calèche et partit en fesant claquer son fouet. Helmina se retira dans sa chambre pour pleurer plus librement.

—C'est toujours bien curieux, Maurice, dit Madelon en s'adressant à son mari, que s't'homme là n'a pas encore passé ici c'qui s'appelle une journée depuis que nous avons sa fille.

—Eh bienquoi, dit Maurice avec rudesse, c'est qu'il a d's'affaires c't'homme.

—Mais d's'affaires tant qu'tu voudras à la fin, un homme n'est pas un chien faut qu'il se r'pose.

—Qui t'a dit à toi qu'il n'se r'posait pas ailleurs ?

—V'la c'que j'voudrais savoir ; j'cré, ma parole d'honneur, que tu manigances avec lui, Maurice, dit Madelon en le regardant attentivement. Tu m'as l'air à connaître quelque chose.

—Tiens te v'la encore avec tes croyances, dit Maurice en devenant pâle. Comment ça, si tu veux ?

—Comment ça ? parceque d'abord tu as toujours comme lui de l'argent à pleine poche, et ensuite parce que vous vous parlez toujours à l'oreille. Pourquoi ne contez-vous pas vos affaires tout haut ?

—Pourquoi ? dit Maurice d'un air embarrassé, parceque....dame, parceque....parcequ'enfin ça n'vous r'garde pas, entends-tu ? On va-t-il fourrer notre nez dans vos affaires, nous autres ? Eh bien chacun les siennes.

Madelon voyant son mari impatienté n'ajouta plus rien et continua son ouvrage en grommelant.

Maurice sortit.

—C'te pauvre enfant là a du chagrin que je n'connaissons point, Julienne, dit Madelon en entendant les sanglots entrecoupés d'Helmina ; pauvre enfant, si jeune et tant pleurer, si belle et avoir tant de chagrins ! Là là !

Et pourtant si heureuse, ajouta Julienne !

—Heureuse ? Julienne, heureuse un peu.

—Pourquoi ? n'a-t-elle pas tout ce qu'il lui faut.

—C'est vrai, mais n'est-ce pas *chucotant* au moins pour elle de n' pas connaître encore les affaires de son père, de n' pas savoir queu rang elle tient dans le monde ? Son père est riche, Julienne, c'est vrai ; mais comment amasse-t-il son argent ? Il y a à présent tant de... que sais-je enfin ?

—Que voulez-vous dire ?